

Pauvre conscience Un concept cherche le dégrisement Tomas Dillner

Le philosophe danois Søren Kierkegaard a écrit un jour qu'un concept peut en arriver à être complètement soulé — pour préciser ensuite, s'il a reçu beaucoup trop de significations. Non seulement les êtres humains, selon Kierkegaard, mais aussi les concepts peuvent être pris de boisson, et si « l'on a un jour si largement utilisé un concept, alors il se peut que celui-ci aille ensuite se reposer, si possible pour cuver son vin, afin de redevenir sobre ».¹

Kierkegaard a voulu dire avec cela le concept *das Selbstische* (l'égoïste). Il aurait pu parfaitement dire la même chose aujourd'hui sur le concept *Bewußtsein* (conscience) car c'est à peine s'il y a un concept moderne avec autant de significations. Originellement introduit dans la langue allemande comme un large terme de philosophie, il fut dès le commencement utilisé dans la langue quotidienne et non pas au sens philosophique. Mais ces dernières décennies il a connu aussi bien dans la science que dans la langue quotidienne une croissance de sens qui le rapproche de son sens philosophique primitif. Ceci ne va sans problèmes et mérite d'être exploré avec précision. Par ce présent article il faut espérer que la raison deviendra claire pour laquelle le concept *conscience* a besoin entre temps d'un lit pour cuver son vin. Je tenterai de lui préparer une place de repos à sa disposition, c'est-à-dire qu'on tentera de montrer en toute quiétude que maintes choses qui sont écrites sur la conscience sont en vérité à peine à comprendre.

Mot moderne, problème moderne

Avec le concept conscience le philosophe allemand Christian Wolff tenta de traduire en allemand, en 1720, le terme *scientia* introduit dans la philosophie par René Descartes, vers 1640. Ici nous touchons déjà un point très important : il est d'une grande importance de savoir qu'aussi bien le mot *conscience* que son concept remontent à Descartes et dans cette mesure sont étroitement associés à sa philosophie établie de manière dualiste.

Le monde antique ne disposait encore d'aucun concept qui corresponde à l'actuelle *conscience*. Le grec *synoida* signifie — comme le latin *conscio* — « j'ai connaissance avec », donc un savoir que l'on partage ou que l'on pourrait partager avec quelqu'un d'autre, un « co-savoir » au sens concret. Que l'époque anté-moderne ne connut point le terme *conscience*, ne signifie pas qu'à l'époque on ne s'est pas fait aucune idée sur des questions de la vie de l'âme et de celle de l'esprit. Au contraire ! Mais on n'a pas fait de recherche en direction d'un concept collectif qui est censé, pour le dire ainsi, englober tout ce qui relève de la vie de l'âme et de l'esprit, au contraire on a tenté de décrire des facultés « intérieures » au moyen de leur observation.

Un chouia d'étymologie en plus

Quoique *conscience* soit un mot relativement jeune, le mot *bewusst* (conscient) existe depuis très longtemps.² *Bewusst* remonte à *bewissen* = « connaître, savoir exactement ». Il y a aussi une forme réfléchie, qui signifie « se connaître à fond, se reconnaître, s'orienter ». Au moyen-âge *unbewusst* (inconscient) ou bien *unbewußtanti* ne signifiait pas comme aujourd'hui *unterschwellig* « inconscient, [« sous le seuil » (de conscience), *ndt*], sans idée ou *absichtlos* (sans intention), au contraire, simplement « ignorant », qui ne sait pas [c'est la même chose en italien avec *ignoto*, *ndt*]. Le latin *scientia* (savoir avec) fut traduit à l'époque avec *Gewissen* (*gimwizant*) (conscience morale) et non pas par *bewusst* (conscient) ou *Bewußtsein* (conscience).

En anglais l'évolution se laisse bien suivre du terme conscience en *consciousness* parce que les Anglais avaient adopté dans leur langue le latin *conscio* et non pas le german *bewissen*. Ceci explique aussi pourquoi les mots pour *bewusst* (conscient *conscious*) et « *Gewissen* » (*conscience*) en anglais son écrit presque à l'identique. Ces deux concepts proviennent de *conscio* et se sont d'abord progressivement séparés. Shakespeare a utilisé *conscience* plus dans le sens de l'actuel *conscious*, lorsqu'il fait dire à Hamlet : « *thus conscience makes cowards of us all* ». Dans la traduction de Schlegel : « *So macht Bewußtsein Feige aus uns allen* » [ainsi la conscience fait-elle de nous tous des couards] ».³

Le mot *conscious* aussi ne fut pas utilisé depuis longtemps au sens d'aujourd'hui. Selon le *Oxford English Dictionary*, *conscious* paraît pour la première fois au 17^{ème} siècle et certes dans son sens originel et donc plutôt dans l'acception

¹ Søren Kierkegaard : *le concept peur*. Stuttgart 1992, p.92 (du même auteur « *Begrepet Angest ? Wamlede Væker* vol. 6, Copenhagen 1962, p.167.

² Voir Wolfgang Pfeifer : *Dictionnaire étymologique de l'allemand*, ⁸Munich 2005, p.130.

³ William Shakespeare : *Hamlet*, Acte III, scène 1 — <http://gutenberg.spiegel.de/buch/hamlet-ubersetzung-august-wilhelm-von-schlegel-5600/4> La traduction ne semble pas être totalement pertinente, à partir du contexte ce serait probablement mieux : « *So macht dieses Wissen Feige aus uns allen* [Ainsi ce savoir fait-il de nous tous des couards] ».

de « sachant avec, être familiarisé ». Une phrase de l'année 1664 montre nettement cela : « *To be a friend and to be conscious are terms equivalent* ». ⁴

En allemand comme en anglais, le sens original de *bewusst* ou selon le cas *conscious*, s'est perdu avec le temps. Dans le passage du 18^{ème} au 19^{ème} siècles aussi bien le terme *consciousness* que celui de *Bewusstsein* reçurent la signification de « *Wachsamkeit* » (vigilance, surveillance attentive). Celle-ci est encore aujourd'hui une signification très centrale de la *Bewusstsein* (conscience). Dans la médecine, par exemple, lors d'une appréciation des perturbations de la conscience (c'est-à-dire des degrés de vigilance) on utilise « l'échelle de coma de Glasgow ». ⁵

Ce n'est qu'avec le nouveau sens de vigilance que l'on pouvait parler de « perdre conscience » ou de « reprendre conscience ». Ceci rendit aussi possible, dans un nouveau sens, de parler d'*in-conscient*. Quelque peu au même moment, autour de 1800, apparaît en plus la forme *selbst-bewusst* (conscient de soi) ou selon le cas *Selbst-bewusstsein* (conscience de soi). Ce n'est qu'au 20^{ème} siècle que s'ensuivirent des formes comme *klassen-bewusst* (conscient d'appartenir à une classe), *geld-bewusst* (conscient de l'argent), *mode-bewusst* (conscient de la mode) et ainsi de suite.

Descartes et conscientia

Quelle était à présent la signification philosophique primordiale de conscience (*conscientia*) lors de son introduction par Descartes ? Dans *Les principes de la philosophie* l'un de ses écrits centraux, il écrit, entre autre, que toutes les sortes de conscience se laissent reconduire à deux :

L'une renferme la représentation (*perceptio*) ou l'activité de l'entendement intellectuel, l'autre le vouloir (*volutio*) ou l'activité de la volonté. La perception active, l'activité d'imagination et le penser pur ne sont que diverses sortes de représentation et la convoitise, le refus, l'affirmation, la négation et le doute sont diverses sortes du volonté. ⁶

Cette phrase est représentative [c'est le cas de le dire ! *ndi*] pour le penser de Descartes et marque, avec d'autres déclarations analogues, le commencement d'une confusion conceptuelle qui va durer un siècle. Donc, Descartes affirme que toutes les facultés suivantes de la vie de l'âme ou d'ordre spirituelle, selon le cas, appartiennent à proprement parler à la conscience : **1.** percevoir, **2.** imaginer, **3.** penser, **4.** désirer, **5.** refuser, **6.** affirmer, **7.** nier et **8.** douter. Les concepts de **1.** à **3.** relèvent de l'activité de représentation alors que **4.** à **8.** relèvent du vouloir. La conscience englobe donc, conformément à Descartes, autant dire **toutes les** dimensions de l'expérience humaine.

Des concepts comme *penser*, « la substance pensante », *conscience* et *compréhension intellectuelle*, débordent l'un dans l'autre. Nous avons justement vu qu'il conçoit le penser comme une sorte de représentation. Un peu plus avant dans ses *Principes*, il dit cependant quelque chose d'autre, à savoir que sous le penser il comprend « tout ce qui de ce genre se produit en nous, de sorte que nous en sommes directement conscients à partir de nous-mêmes. C'est la raison pour laquelle, non seulement le discernement, le vouloir et l'imagination, mais encore le percevoir appartiennent au penser ». ⁷ Les deux passages ne se laissent pas rapprocher sans plus, quand bien même on les lise dans le contexte du texte entier. Une fois, le penser est une sorte d'activité du représenter, alors que le vouloir n'y appartient pas et la fois suivante vouloir et percevoir appartiennent au penser. Plus important encore que la confusion c'est cependant que l'on en retire l'impression de comment Descartes, non seulement à découvert la notion philosophique de *conscience*, mais plus encore il lui donne dès le début une ampleur très vaste. ⁸ La conscience appartient, selon Descartes, à la représentation, au percevoir, au vouloir et à tous les modes du représenter pour « la substance pensante » (*res cogitans*). Par contre appartiennent à la « substances étendue » (*res extensa*) « les grandeurs ou les extensions selon la longueur, la largeur et la profondeur, forme, mouvement, situation et la divisibilité de la partie individuelle ». ⁹ Ceci est le célèbre partage entre conscience et matière [substance est ici aussi possible, *ndi*], qui par la suite reçoit la désignation de *dualisme*. Nous voyons donc que le concept *conscience* joue un rôle central au commencement du dualisme moderne.

Sentiments et subjectivité

⁴ www.cse.buffalo.edu/~rapaport/719/conscious-oed.html

⁵ https://de.wikipedia.org/wiki/Glasgow_Coma_Scale

⁶ René Descartes : *Principes de la philosophie* Hambourg ⁸1992, Première partie, paragraphe 32, p.11.

⁷ À l'endroit cité précédemment, Première partie, paragraphe 9, p.3.

⁸ Ceci se reflète sur les significations dont on ne voit passablement plus l'ensemble aujourd'hui pour le concept de *conscience*. Ainsi dans un dictionnaire *online*, plus de 80 synonymes sont listés et répartis en neuf groupes de synonymes : <http://synonyme.woxikon.de/synonyme/bewusstsein.php>

⁹ René Descartes : *Les principes...*, Première partie, paragraphe 66, p.24.

Les représentations cartésiennes nous sont familières, parce qu'elles sont devenues quotidiennes aujourd'hui. Nous les rencontrons partout, dans les manuels d'enseignement comme les articles de journaux. En fait partie, par exemple, l'idée que les sentiments et perceptions n'existent pas en réalité, au contraire, ceux-ci n'existent que subjectivement. Selon Descartes rien n'existe qui ait une existence en dehors de notre conscience. C'est par exemple une conséquence de notre habitude que nous voyions une couleur en dehors de nous-mêmes. En réalité la couleur n'existerait que dans notre conscience.¹⁰ La même chose vaudrait pour la douleur et le plaisir et tous les autres sentiments. Goût, odeur, son, chaleur, froideur, lumière — tout cela n'existe pas en dehors du penser. Toutes les perceptions sont subjectives, en conséquence, elles sont, pour ainsi dire, engendrées ou produites par la machine corporelle, car « à l'exception de la grandeur, de la forme et du mouvement, [...] nous ne percevons rien de la lumière, la chaleur, l'odeur, le goût, le son et des propriétés sensibles. Tout cela est dans les objets mêmes seulement un état différent dans leurs grandeur, forme et mouvement, ou bien rien d'autre ne peut en être appréhendé pour le moins par nous. »¹¹ *À proprement parlé* n'existe donc que cela d'objectif — c'est-à-dire grandeur, forme, et mouvement — et la perception est un produit de cela même. Avec cela la perception devient quelque chose de strictement privé et le sujet lui-même n'a qu'un accès aux expériences qu'il en a. Avec cela Descartes pose une cloison de séparation entre l'être humain percevant et le monde. Pour le développement de l'individualité ceci est d'une grande importance : si toutes mes perceptions ne sont qu'*en moi*, et pas dans le monde objectif, alors c'est que je suis coupé(e) du monde. Je perds le monde, pour le dire ainsi. — la nature est un événementiel étranger au Je — mais j'en découvre en moi-même les expériences. Cette évolution se laisse prouver de multiples manières. Goethe, par exemple, n'a eu rien d'une inclination pour la manière de penser cartésienne, mais comment aurions-nous pu nous représenter les souffrances du jeune Werther, si Descartes et ses successeurs n'avaient pas auparavant rendu conceptuel le monde de l'expérience subjective, privée ? Que la notion *expérience* soit nouvelle et fut principalement appelée à la vie par Wilhelm Dilthey, est d'une importance subordonnée dans ce contexte. Ce qui est important c'est que le terrain nourricier de ce concept fut préparé par Descartes. Cela s'exprime clairement et directement par le rattachement que Dilthey fait entre son concept et le cartésianisme : « En se rattachant à la caractérisation de la *res cogitans* de Descartes il [Dilthey] détermine le concept d'expérience par réflexivité, par le fait de se rendre compte ». ¹²

Grand-écart idéal

Il n'est pas exagéré de dire que la manière de penser de Descartes est devenue un bien commun aujourd'hui.. il incarne, pour ainsi dire l'esprit du temps. Il a distribué les cartes avec lesquelles on joue depuis dans les temps modernes. Pas beaucoup de philosophes peuvent dire ceci d'eux mêmes. Mais au plan idéal, il en est resté un grand écart malheureux : une tentative d'unir une image du monde purement mécanique (*res extensa*) avec une autre purement qualitative (*res cogitans*). La nature entière, végétaux, animaux et le corps humain fonctionnent selon de purs principes mécaniques, oui, ce *sont* des machines. Rien de qualitatif n'est ici présent :

Que l'on pense que les fonctions dans cette machine [celle de l'animal ou du corps humain] toutes naissent seulement de la nature à partir de la disposition de leurs organes, ni plus ni moins, comme les mouvements d'une horloge ou bien d'un autre automate dépendant des la mise en ordre de leurs poids et de leurs rouages.¹³

Chez l'être humain, dit Descartes plus loin, Dieu à réuni cette machine corporelle avec la conscience, qui a son siège dans le cerveau. Chez les animaux, il n'y a pas d'âme dotée de raison, ils seraient à comprendre entièrement comme des automates.

La manière bien sûr dont la conscience et la machine corporelle sont censées fonctionnées ensemble était aussi confuse pour Descartes. Dans une lettre il dit honnêtement que l'action n'est pas explicable à proprement parler, mais que malgré cela il doit en être ainsi.¹⁴ Il en resta à cette affirmation.¹⁵ Nombre de ses successeurs laissèrent rapidement tomber la conception confuse sur le « quelque chose de purement qualitatif » qu'un effet mécanique doit exercer. Le modèle cartésien de conscience fut cependant conservé, il se révèle très résistant. Ceci s'exprima de manière nettement évidente cent ans après Descartes. Puisque nous voyons survenir des penseurs qui ne

¹⁰ À l'endroit cité précédemment, Première partie, paragraphe 66, p.24.

¹¹ À l'endroit cité précédemment, Quatrième partie, paragraphe 199, p.242.

¹² Hans-Georg Gadamer : *Vérité et méthode*, Tübingen, 1990, p.71 (Au sujet de l'histoire du mot *Erlebnis* (expérience vécue), voir *ebenda*, pp.66-76.

¹³ René Descartes : *Sur l'être humain [De Homine]*, Heidelberg 1986, p.14.

¹⁴ Voir l'échange épistolaire entre Descartes et Elizabeth von der Pfalz, avant tout la lettre du 28 juin 1643. — http://earlymoderntexts.com/assets/pdfs/descartes1643_1.pdf

¹⁵ Une telle affirmation, on peut encore la lire dans maints essais des neurosciences sur la conscience « énigmatique ».

veulent véritablement rien avoir à faire avec le dualisme, mais qui en dépit de cela, sont profondément enracinés dans le modèle cartésien de la conscience.

Le bouc émissaire La Métrie

Un exemple important de ceci, c'est le médecin et philosophe français Julien Offray de La Métrie. C'était une figure controversée, méprisant l'autorité et d'une ironie complètement sarcastique. Parce qu'il ne lui fut pas possible de mettre en accord sa langue de vipère (ou selon le cas, sa plume) avec les ordonnances de la censure de l'époque, il fut menacé de la peine de mort. Il dut s'enfuir à plusieurs reprises. Dans ses dernières années, il trouva refuge auprès de Frédéric le Grand où il dut servir comme une sorte de bouffon de la cour. Par la suite, La Métrie fut appelé « le bouc émissaire du matérialisme français »¹⁶ et passe depuis comme le premier représentant du matérialisme mécanique. Ses successeurs n'ont guère voulu savoir quelque chose de lui et n'ont que rarement cité son nom — malgré cela ils ont très bien étudié son œuvre tout en ajoutant peu de chose à ses idées.

La Métrie prit congé de la conception confuse d'une âme qualitative qui exerce un effet causal dans le cerveau.. L'explication mécaniste, pensait La Métrie, n'a besoin d'aucun complément artificiel à l'âme, elle se trouve plus qu'à suffisance sur ses deux jambes propres. Si Descartes a montré que tout, même le comportement complexe des animaux, peut être expliqué par des principes purement mécaniques, pourquoi devrions-nous confesser une âme dont la liaison au corps apparaît complètement énigmatique ? Et pourquoi encore s'en tenir à une représentation de Dieu comme créateur de cette âme ?

Au lieu de cela, La Métrie est convaincu que l'on peut seulement comprendre ce que sont l'âme et la conscience, si l'on étudie le système nerveux et les lois physico-chimiques et physiologiques de celui-ci. Les médecins sont les seuls, affirme le médecin La Métrie, qui peuvent dire quelque chose sur l'être humain, parce que « l'être humain est une machine si complexe » qu'il n'est pas possible d'obtenir un concept clair de l'être humain, avant de connaître « les manières de fonctionner du corps ».¹⁷ L'accès à la vie de l'âme doit selon lui être recherché au-delà des organes, car « l'âme n'est qu'une parole vide, dont on a aucune sorte de représentation ».¹⁸ L'âme n'est rien d'autonome, au contraire elle est marquée de facteurs tels que le sommeil, la douleur, la nutrition, la maladie, l'hérédité, l'état du cerveau, l'âge, le temps qu'il fait et autres, qui influencent les fonctions du corps et avec cela automatiquement aussi l'âme. Les « opinions sans valeur » de tous les philosophes doivent être refusées comme autant de spéculations non fondées sur l'expérience.

L'âme ne se trouve pas, chez l'être humain, dans une situation à part, dit plus loin La Métrie. La transition de l'animal à l'être humain n'est pas abrupte selon lui, la différence n'est pas qualitative, mais au contraire purement quantitative. Selon lui, il n'est pas fondamentalement impossible d'enseigner le langage à un singe, parce qu'autant les mots, le langage, les lois, les sciences et les arts se seraient développés peu à peu à partir des commencements de l'animal.¹⁹

La Métrie évite, dans sa tentative de décrire ce qui est spécifique à l'humain, le concept de *conscience* — peut-être parce qu'il tente de marquer une distance vis-à-vis de Descartes. A lieu de cela, il prend *l'imagination* comme désignation pour ce qui « perçoit » [*wahr-nehmen* : en allemand « originel »= « prendre pour vrai », *ndf*]. C'est l'imagination, « qui en tant qu'esprit ou selon le cas, l'âme, est à considérer, car elle en exerce les fonctions d'ensemble ».²⁰

L'imagination, reprend donc ici plus ou moins le même rôle que la *conscience* chez Descartes. L'imagination « conclut, juge, pénètre, compare, approfondit, [...] réfléchit ». Celui qui a au plus de *l'imagination* a aussi « au plus d'esprit ou selon le cas le génie ». Mais l'imagination n'est finalement, comme toutes les autres qualités de la vie de l'âme qu'un « résultat prodigieux et incompréhensible [sic !] de l'organisation du cerveau ».²¹

Contradictions matérialistes

La Métrie est le premier philosophe moderne qui défend une manière de voir naturaliste ou positiviste conséquente, comme nous le disons aujourd'hui. Voici 250 ans, ces vues étaient extrêmement radicales. Aujourd'hui elles ne le sont plus, au contraire : La Métrie récapitule bien, à proprement parler ce qui vaut aujourd'hui comme courant dominant dans la biologie et les neurosciences [surtout les spécialistes « techniciens à la vue courte » de ces sciences en réalité, *ndf*]. Il va de soi que les détails de cette conception du monde positiviste se sont modifiées au cours des années — mais pas la vision fondamentale.

Le chemin du dualisme au naturalisme n'est pas distant. La même conclusion fautive, réductionniste, est faite au fond à deux reprises et chez Descartes comme chez La Métrie, on peut observer une fréquentation pareillement

¹⁶ Friedrich A. Lange : *Histoire du matérialisme jusqu'à Kant*, Paderborn 2012, p.255.

¹⁷ Julien Offray de La Métrie : *L'être humain comme machine*, Nuremberg 1988, p.21.

¹⁸ À l'endroit cité précédemment, p.68.

¹⁹ À l'endroit cité précédemment, p.35.

²⁰ À l'endroit cité précédemment, p.44.

²¹ À l'endroit cité précédemment, p.43.

approximative d'avec les concepts relevant de la vie de l'âme et de celle de l'esprit, en redéfinissant ou étendant ceux-ci selon au besoin.

Le prix, que l'on paye pour de telles conclusions fausses et confusions est élevé. Cela ne se laisse pas montrer ici. Le plus gros problème de la vision positiviste, ou selon le cas naturaliste, c'est bien la contradiction qui lui est inhérente. Lorsqu'on affirme, par exemple, que la vie de l'âme et de l'esprit n'est qu'un produit du corps ou du cerveau, comme dans la phrase : « Je suis une construction de mon cerveau à laquelle sont coordonnés un corps et un monde environnant reconstruit »²², ceci doit être en pleine vigueur aussi pour la proposition elle-même. C'est en effet une variante de l'ancien paradoxe du menteur : si la proposition est vraie alors il s'ensuit de sa signification qu'elle est fausse et inversement. Ceci mène à une contradiction indialectique. La Métrie et ses successeurs dans les neurosciences actuelles, élèvent, d'une part, la revendication de posséder à tout moment la meilleure connaissance possible sur le cerveau [ce qui est vrai seulement pour l'activité uniquement électro-physique de l'organe en question, *ndt*], mais ils dégradent dans le même temps le penser — en conséquence aussi le savoir et finalement même le cerveau lui-même — en quelque chose de subjectif sans existence réelle.

Lorsqu'à présent nous sautons dans le temps présent, nous rencontrons pour cette raison au fond les mêmes problèmes que pour Descartes et La Métrie. Une conscience n'appartient certes plus à la « substance pensante » dans les neurosciences, elle se voit au contraire produite par le cerveau, à savoir que la conscience est devenue un événement matériel. À part cela, la signification du concept *conscience* a peu changé. *Conscience* est toujours et encore identique à la personne et la raison pour laquelle soi-disant le cerveau peut penser, croire, calculer, désirer, voir vouloir etc. Pour préciser, si tout d'abord le cerveau ne produisait pas la conscience, alors les autres facultés ne seraient déjà pas possibles. La conscience pourvoit par surcroît — selon les neurosciences — à ce que tout ce dont nous réalisons une expérience reçoive une qualité particulière, c'est-à-dire une *Qualia*, qui n'est accessible qu'à l'individu (le sujet). Les *Qualia* sont pour ainsi dire « propriété privée ». La conscience que les neurosciences attribuent au cerveau, est donc l'équivoque analogue à la « substance pensante » de Descartes. Ceci est peu surprenant, parce que — comme nous l'avons vu — La Métrie avait déjà repris le concept de conscience de Descartes et l'avait simplement transposé sur le cerveau.²³ Au lieu d'un dualisme entre conscience et corps (dualisme de la substance) prend naissance dans les neurosciences, un dualisme entre cerveau et corps (dualisme structurel). Le cerveau reçoit à présent toutes les qualités que Descartes a autrefois attribuées à la conscience : non seulement le cerveau peut penser, sentir et vouloir, il est aussi une centrale de gouvernail qui veille à ce que tout se déroule comme cela doit se faire. Le cerveau gouverne nos mouvements, nos perceptions, notre réalité, bref : tout. [voir aussi à ce sujet la contribution complémentaire de cet aspect de Thomas Hardtmuth : *Lorsque la perception tient le gouvernail — Au sujet de l'actualité de la question nerveuse Die Drei* 12/2014. Traduite en français (DDTH1214.DOC) et disponible sans plus auprès du traducteur. *ndt*]

Ce que la conscience n'est pas

Il existe plusieurs voies pour sortir de ces « confusions sur la conscience ». Ici je voudrais indiquer une variante possible : tout d'abord, il s'agit de la question de ce que la conscience *ne peut pas signifier* sans devenir une bêtise. Ensuite la clarification sur quelles acceptions donnent effectivement un sens. À l'occasion, il ne s'agit pas de théorie, mais au contraire de la tentative d'indiquer une paire d'exemples de la manière dont ce concept devrait être employé en concordances avec certains règles du langage.

Commençons par quelque chose qui va de soi : une conscience ne peut être un *objet*, aucune chose et substance, tel le cerveau par exemple. Inversement le cerveau ne peut pas être un organe de conscience.²⁴ Nous voyons avec les yeux, entendons avec les oreilles, mais nous sommes tout aussi peu conscient avec le cerveau que nous pouvons marcher avec lui. Ni la conscience n'est une « substance pensante » parce que la conscience et le penser ne sont pas des substances. Quand bien même le mot *substance* est compris dans un sens transposé, en tant que métaphore pour une unité ou une catégorie, ce qu'il signifie reste confus. Cela n'empêche pas tout de même que la conscience est fréquemment réifiée (« concrétisée ») c'est-à-dire considérée comme une « chose » unitaire. De plus une conscience ne peut pas être un *comportement*, mais à l'inverse un comportement est un moyen important pour constater si un être vivant est conscient ou pas. Sur la base de la manière dont un être vivant se

²² Gerhard Roth : *À partir d'une vision du cerveau*, Francfort-sur-le-Main 2009, p.50.

²³ Que les neurosciences aient un besoin de rattrapage philosophique, cela devrait être peu contesté. Voir Peter Janich : *Pas de nouvelle image de l'être humain. Au sujet du langage de a recherche sur le cerveau*. Francfort-sur-le-Main 2009, p.179 : « Elle [la recherche sur le cerveau] en est philosophiquement à « l'homme machine » de La Métrie (1748) ».

²⁴ La même chose vaut pour des formulations comme « organe du penser », « organe de relation », « organe réflexion » etc. Certes, sans cerveau on ne peut pas penser, entrer en relation ou bien réfléchir quelque chose, mais cela veut dire à l'inverse que le cerveau fait ces choses. Penser ainsi veut dire faire une erreur catégorielle, mais pas non plus de sorte que l'oxygène cause le feu, quoique sans oxygène, il n'y aurait pas de feu. De même que la pesanteur n'ets pas responsable d'une chute, quoique sans pesanteur il n'y aurait pas de chute.

comporte, on peut décider si le comportement est un signe de conscience ou pas. L'investigation des conditions neuronales pour la conscience présuppose une activité ciblée, sinon on ne pourrait pas identifier ce qu'on veut chercher.

Dans quelle mesure une conscience est à mettre au même niveau qu'un *savoir*, cela n'est pas clair d'emblée. D'une part, on ne peut pas former de phrases sensées si l'on remplace simplement le terme « savoir » par « conscience ». Si l'on ajoute d'autre part la préposition *de*, comme dans la phrase : « Une conscience de ce qui fait défaut », on peut affirmer que ceci caractérise une sorte de savoir. Les formes « être conscient » ou « devenir conscient » sont de plus connus comme des synonymes pour « savoir » ou « connaître » et sont fréquemment utilisés ainsi. Ceci veut dire que « être conscient de quelque chose », en compagnie d'autres concepts cognitifs comme « remarquer », « s'éclaircir », « prendre note de quelque chose », « ne pas tenir compte de », etc., peut être un savoir effectif.²⁵

De plus une conscience ne peut aucunement être un *sentiment*, « une expérience » ou un « sens intérieur ». On ne peut pas remplacer aucun concept de sentiment par le concept *conscience*. Par exemple au lieu de « j'ai peur » dire : « j'ai une conscience ». Mais on peut combiner un mot de sentiment avec *conscience*. Le terme « conscience de culpabilité » est courant par exemple. En principe de nouvelles combinaisons n'entravent rien : « conscience du plaisir », « conscience d'envie » etc. Quant à savoir si de ce fait on y gagne plus de clarté, on peut en douter. Le concept de « conscience de culpabilité » ne signifie pourtant pas qu'une unité de désignation « conscience » se sente coupable, mais au contraire que c'est simplement un synonyme du « sentiment de faute ». En métaphore, il est certes possible de *personnifier* la conscience, comme dans la phrase ; « Dans de telles circonstances, il est particulièrement important pour la conscience, d'abolir ce sentiment de faute ». Écrire de telles phrases très sérieusement, serait cependant sophistiqué.

Ce qu'est une conscience

Le plus important au concept de conscience, c'est qu'il a d'abord à faire avec l'attention, la vigilance et la compréhension [*Begreifen*, à savoir ici car l'allemand est subtil en la matière : saisir, comprendre, concevoir et compréhension et non pas l'entendement, qui fait intervenir la raison en plus, *ndt*.] Ce que je vois, entend, pense, crois, et ainsi de suite en étant directement éveillé et attentif et dont je sais dans le même temps que ceci m'est conscient. Il ne suffit donc pas que je perçoive seulement quelque chose, pour que cela me devienne conscient. Je dois aussi concevoir ce que c'est. Un exemple : lorsque je perçois au crépuscule que quelque chose bouge dans le buisson, je peux d'abord dans le moment où je vois que c'est un chat, dire aussi que le chat m'est conscient. Que le chat me soit conscient ne veut pas dire que l'image seule du chat est dans ma conscience (Descartes) ou dans mon cerveau (neurosciences). Parce qu'entre autre, je ne vois pas l'image d'un chat, mais bel et bien un vrai chat. Car il est exactement là où je le vois, et non pas dans ma conscience ou dans mon cerveau.

Ce qui m'est conscient je dois l'orienter à ce qui m'est déjà connu. [Car on ne voit « que ce qu'on connaît », *ndt*] Ce qui m'est inconnu, cela ne m'est pas conscient non plus [les chercheurs matérialistes et leurs étudiants ont un mal fou à comprendre cette évidence, j'ai constaté cela durant toute ma carrière. *ndt*]. Lorsque je rends visite à un couple et que je sais qu'il se trouve en conflit, je suis parfaitement conscient de celui-ci et je comprends tout ce qui est dit sur l'arrière-plan du conflit — quand bien même aucune parole inamicale n'est proférée. Si, par contre, je ne sais rien de ce conflit, je dois tout d'abord le comprendre avant qu'il me devienne conscient.

D'autre part, plusieurs choses ne deviennent pas conscientes en même temps à quelqu'un. La conscience a une certaine direction, comme un faisceau de lumière qui ne peut pas être divisé. Dans cette acception, la conscience se distingue du savoir, parce que l'on peut savoir infiniment de choses, sans que pour autant l'acceptation d'un savoir nouveau n'en soit de ce fait restreinte.

Pour le dire brièvement : le sens quotidien du mot *conscience* est le plus correct et le plus clair. Il devrait être le principe directeur de notre compréhension de la conscience et non pas le sens philosophique parce que celui-ci est partial. Si nous commençons par demander aux êtres humains au sens philosophique si ce qu'ils perçoivent ou font leur est conscient ou pas, ceci ne déclencherait que de la confusion. On devrait une fois faire l'essai, par exemple de demander à quelqu'un qui a manifestement une douleur au genou : « Es-tu conscient(e) de ta douleur au genou ? » La réponse serait probablement : « Comment penses-tu cela ? » La question n'a aucun sens chez un être humain sain et non-anesthésié. On sait simplement si l'on a mal ou pas, il n'y a pas de doute.

Pour que quelque chose nous devienne conscient, il faut une *différence*. Un changement doit avoir lieu., qui requiert ensuite notre attention : On remarque, par exemple, une irritation croissante durant une conversation ; quelqu'un devient conscient de la manière dont on est véritablement fatigué ; qu'un orteil soudain démange ; ou bien que pendant des années on s'est trouvé(e-s) dans l'erreur concernant le concept de conscience...

²⁵ Sur cette base, Rudolf Steiner a expliqué que l'interprétation du terme « anthroposophie » n'est pas « sagesse de l'être humain, mais au contraire « conscience de l'être humain », voir la conférence du 13 février 1923 dans : Rudolf Steiner : *Formation de communauté anthroposophique*, (GA 257), Dornach 1989, p.76.

Rudolf Steiner et le concept de conscience

Dans les écrits de Rudolf Steiner, le concept de *conscience* surgit relativement fréquemment. En combinaison, il adopte un rôle central dans quelques concepts-clefs, ceci vaut principalement pour *âme de conscience* [ou *âme consciente*, *ndt*] et *Je-conscience*. La question de la manière dont Steiner a utilisé le concept *conscience* dans divers contextes, est importante et intéressante, mais à ma connaissance, il ne se présente encore aucune étude détaillée sur ce sujet. Dans ce qui va suivre, je me limiterai à quelques remarques, dont je ne revendique aucunement qu'elles soient complètes.

Il est clair que Rudolf Steiner a utilisé durablement le concept de conscience dans le cours de plus de 40 ans de sa vie, tant au plan de ses activités littéraires et ses conférences, dans les contextes les plus variés qui soient. Comme on le sait Steiner s'en tint peu aux concepts, systèmes et édifices doctrinaires rigides. Il a souvent insisté sur le fait que ce qui commence à vivre par le mot, est bien plus important que son contenu.²⁶ Chaque concept devrait être examiné sous ses facettes les plus variées et éclairés par d'autres concepts. Dans la science de l'esprit il s'agit toujours de la cohérence de divers concepts. Cela vaut naturellement aussi pour le concept de *conscience*. On doit pouvoir le remplacer par d'autres, sinon on ne l'a pas compris.

Selon moi, le concept de conscience chez Steiner n'est pas utilisé comme un concept collecteur pour des phénomènes de la vie de l'âme ou de l'esprit. Il n'est pas concrétisé ni personnalisé non plus chez lui, quoique ce dernier processus fût usuel dans l'idéalisme allemand, si hautement estimé par Steiner (par exemple chez Hegel dans *La phénoménologie de l'esprit*). Steiner s'oriente beaucoup plus sur Goethe et sa fréquentation du concept de conscience.²⁷ Il ne parle pas « d'investigation de conscience », mais au contraire d'investigation [de la vie, *ndt*] de « l'esprit » ou [de la vie, *ndt*] de « l'âme ». Il n'est jamais question d'explorer la conscience au moyen de l'introspection, mais au contraire d'explorer l'*esprit* en ayant recours à une vision intérieure à la fois intuitive et contemplative [*Schauen*].

Si nous vérifions plus exactement, en fait le terme « *Introspektion* » n'apparaît pas une seule fois de fait dans l'œuvre gigantesque de Steiner [Attention, cela ne va pas dire que le mot « introspection » n'apparaît pas en français suite aux nombreuses traductions « résumées » ou relativement « peu précises » de son œuvre en français. *ndt*].²⁸ Il y a une raison à cela. Le concept fut probablement introduit par John Locke dans la philosophie [en effet, « il fleure « bon » l'anglo-saxon ! », *ndt*]. Introspection signifie textuellement « contempler intuitivement dedans » et c'est exactement ainsi que Locke se l'est représenté : comme si l'on regardait dans une chambre noire.²⁹ Lorsque que l'on regarde en soi-même, on découvre, selon Locke, des idées et tout ce qui se passe directement intérieurement devant soi. Et il se représente une conscience à l'instar d'un *sens intérieur* qui justement permet ceci : « *Consciousness is the perception of what passes in a man's own mind.* » [« *La conscience c'est la perception de ce qui se passe dans le mental propre à l'homme.* »].³⁰

Cette conception, qui jouit d'un grand crédit, nous la rencontrons encore 200 ans plus tard chez William James, lorsqu'il affirme : « The world of introspection needs hardly be defined - it means, of course, the looking into one's own mind and reporting what we discover. *Everyone agrees with that we there discover states of consciousness.* [Le monde de l'introspection nécessite à peine d'être défini – il signifie, bien sûr, de regarder dans son propre mental et de rendre compte de ce que nous y découvrons. *Chacun est d'accord que nous y découvrons des états de conscience* (mise en italique de Tomas Dillner) »].³¹ William James, à son tour, est le père spirituel de nombreux neuro-scientifiques d'aujourd'hui, dont le plus célèbre est peut-être Antonio Damasio.

Les idées ainsi mentionnées concernant introspection et conscience sont cependant des conceptions obscures, parce qu'on ne peut jamais contempler intuitivement *en soi*, ni dans quelqu'un d'autre. Nous oublions fréquemment que les concepts « intérieur » et « extérieur » sont des images du langage et nous installons la confusion lorsque nous affirmons que l'intérieur serait comme une sorte de chose dissimulée existant *derrière*

²⁶ Voir par exemple, du même auteur : *Digression dans le domaine de l'Évangile de Marc (GA 124)*, Dornach 1995, p.5.

²⁷ La phrase de Goethe suivante, bien connue remémore la nature simple et harmonieuse de son concept de conscience : « Tout homme se trouve au tout premier moment de sa vie, d'abord inconscient, ensuite à demi et finalement totalement conscient, constamment conditionné dans sa position. — Johann Wolfgang von Goethe : *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* dans du même auteur : *Œuvres* édition de Hambourg, Tome VIII, Munich 1981, p.426.

²⁸ www.steinerdatenbak.de offre une possibilité de telles recherches.

²⁹ John Locke : *An Essay Concerning Human Understanding* Livre II, chapitre XI, §17: « *Methinks the understanding is not much unlike a closet wholly shut from light, with only some little opening left, to let in external visible resemblances, or ideas of things without.* » [« *Ce me semble la compréhension n'est pas très dissemblable à quelque chose de clos à la lumière, avec seulement quelque ouverture laissée pour laisser entrer en ressemblances visibles externes ou des idées de choses à l'extérieur* »] — <http://oll.libertyfund.org/titles/moocke-the-works-vol-1-an-essay-concerning-human-understanding-part-1>

³⁰ A l'endroit cité précédemment. Livre II, chapitre I, §19.

³¹ William James : *The principle of Psychology* — volume 1, Cambridge (MA) 1983, p.185.

l'extérieur quelque part dans la conscience. Steiner a insisté de manière réitérée sur ce point: « L'opposition du « dehors » et du « dedans » n'a de validité qu'au degré de *la connaissance sensible*. ».³²

Sa critique adressée aux conceptions de William James, Steiner l'a formulée entre autre dans *Des énigmes de l'âme*. Dans ce même ouvrage, il parle aussi de recherche de la « conscience intuitive contemplative » au moyen d'une « impulsion intérieure » — et non pas par introspection. Il répond à cet endroit au reproche souvent fait que les résultats de l'observation spirituelle ne peuvent pas être expérimentalement prouvés. Dans un « laboratoire authentiquement psychologique, rétorque Steiner, on ne recherche pas de preuves extérieures pour des faits spirituels mais « des preuves spirituelles » sont conquises de haute lutte par la « propre disposition d'âme correspondante » à « tout un chacun ».³³

Des expressions telles que « conscience contemplative intuitive », « conscience pensante » ou « conscience clairvoyante » ne sont pas pensées ainsi par Steiner que la conscience à chaque fois est contemplative, pensante ou clairvoyante, au contraire, le mot conscience est alors synonyme de « perception », « état » ou « connaissance ». Il s'agit de variations du langage pour une manière d'expression différenciée. Conformément à cela, les concepts *âme de conscience* ou *Je-conscience* ne caractérisent pas une conscience avec une âme ou un Je. Ceci serait une personnification. Cela signifie beaucoup plus que l'âme et le Je sont conscients de leur activité propre et se perçoivent eux-mêmes !

En conclusion il reste à constater que selon Steiner, tout concept spirituel confus bloque à chaque fois toute recherche de science spirituelle. Des concepts spirituels clairs par contre *sont* déjà clairvoyants.³⁴ Un objet physique concret nécessite d'être contemplé à partir de directions diverses pour en obtenir un aperçu complet. On se trompera en ne l'explorant qu'à partir d'un seul aspect. Un concept abstrait (en tant « qu'objet » spirituel) doit être alors contemplé au travers d'autres concepts conformément à cela. Mais ici, je suis ramené à moi-même, il n'existe pas d'aide extérieure au moyen d'un changement spatial d'angle de vue. Avec un concept comme la *conscience*, nous pouvons nous illusionner nous-mêmes. Ou bien, comme Søren Kierkegaard insiste : « Dans le monde de l'esprit n'est trompé que celui qui se trompe lui-même ».³⁵

Die Drei 4/2018.

(Traduction Daniel Kmicik)

Tomas Dillner, né en 1970, fréquente l'école Rudolf Steiner de Trondheim, Norvège. Études de philosophie et d'histoire, après cela étude de médecine à Bergen, Norvège. Spécialisation en psychiatrie et psychothérapie au CHU de Trondheim. Depuis 2008 en Suisse. En 2014, il soutient une thèse sur « Psyché et cerveau » à l'université de Zurich. Exerce la psychiatrie en médecine libérale à Richterswil, canton de Zurich.

³² Rudolf Steiner : *La mystique à l'aube de la vie spirituelle moderne (GA 7)*, Dornach 1990, pp.94 et suiv.

³³ Du même auteur : *Des énigmes de l'âme (GA 21)*, Dornach 1983, pp.170 et suiv.

³⁴ Du même auteur : *L'anthroposophie et ses adversaires 1919-1921 (GA 255b)*, Dornach 2003, p.300.

³⁵ Voir Søren Kierkegaard : *La maladie à la mort /Angoisse et tremblement*, Francfort-sur-le-Main 1959, p.182. La traduction qui s'y trouve : « Dans le monde de l'esprit n'est tenu que pour fou celui-là même qui se tient pour tel » n'est pas pertinente de l'esprit de l'original. Le verbe danois « narre » devrait ici être mieux traduit par « illusionner, tromper ». Voir du même auteur : *Frygt og Bæven* [crainte et tremblement]. *Samlede værker*, vol. 5, Copenhagen 1963, p.91.